La Lune, le crâne, le ballon

Richard Conte

▶ **To cite this version:**

Richard Conte. La Lune, le crâne, le ballon. Richard Conte; Martine Tabeaud. A vos marques ! Sport, art, architecture, Publications de la Sorbonne, 2002. hal-01503869

HAL Id: hal-01503869
https://hal.science/hal-01503869

Submitted on 11 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

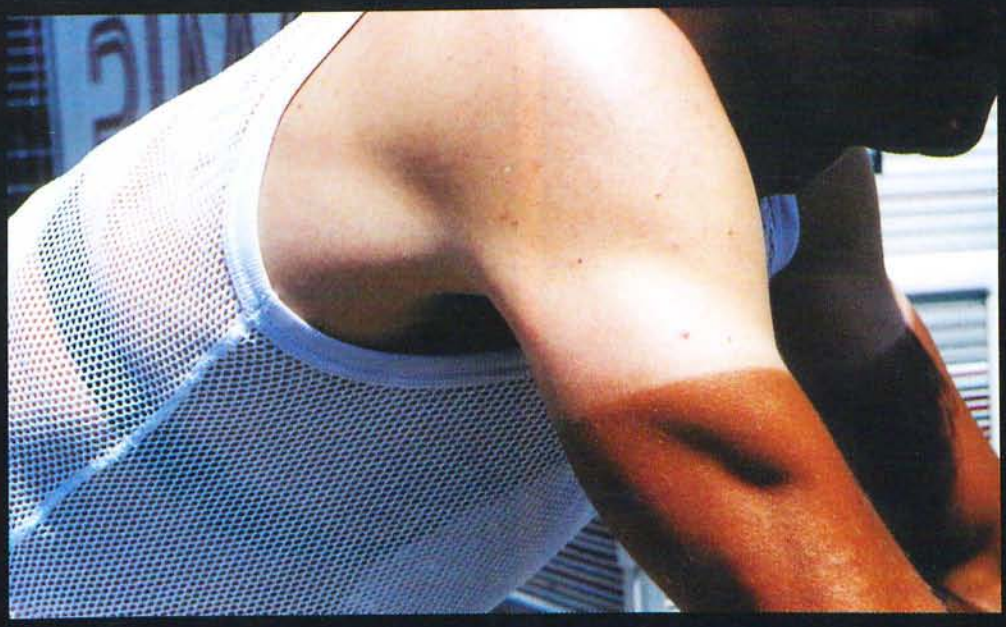
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

"À VOS MARQUES !"

Sport, Art et Architecture

Sous la direction de

RICHARD CONTE
MARTINE TABEAUD



PUBLICATIONS DE LA SORBONNE

À l'initiative du CERAP (Centre d'études et de recherche en Arts plastiques)
Université Paris I Panthéon-Sorbonne

"À vos marques !"

Sport, Art et Architecture

sous la direction de
Richard Conte et Martine Tabeaud

Ouvrage publié avec le concours du Conseil Scientifique de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne

Publications de la Sorbonne
1, rue Victor Cousin, 75231 Paris Cedex 05

2002

remerciements à Dominique CHATEAU

© Publications de la Sorbonne, 2002
loi du 11 mars 1957

ISBN 2-85944-458-0

LA LUNE, LE CRÂNE, LE BALLON

Richard CONTE

"Je vais te latter la gueule, gros cul !" me lance Dupuch dans la cour du collège. (J'avais en effet un gros cul.) Mais quoi ? La balle est-elle une tête ou un cul ? Et pourquoi cette rage ? J'avais le sentiment – par lâcheté, par dépit – que tous ceux qui couraient derrière ce foutu ballon essoraient une haine vitale qui trouvait là son unique exutoire. Mais je dois mêler mes pensées d'aujourd'hui à celles d'hier ; c'est qu'il n'y a pas de temps de la pensée ; nos idées nous viennent dans une totale actualité, comme si nous les avions toujours connues ou jamais oubliées.

Mon père m'accompagnait au stade. "Ceux qui coupent les citrons à la mi-temps", disait-il, — il évoquait en rigolant les remplaçants de son ancienne équipe — sont toujours les premiers à l'entraînement !" Quelle opinion avait-il de moi, remplaçant chronique ? Moi qui ne savait de surcroît comment conjurer la peur de cette boule de cuir, "gonflée à bloc" et qui pouvait, prise en pleine gueule, faire très mal, sans parler des tirs dans les roubignolles. Chaque fois qu'un joueur adverse m'arrivait de front, je me tournais en m'enroulant à partir des genoux comme une sucette de nougatine autour de son bâtonnet. Au lieu de m'interposer ou d'entraver la course de l'adversaire, je protégeais ma tête grâce à mes avant-bras rabattus par-dessus. Parfois, pris d'un sursaut d'orgueil, pinçant très fort ma lèvre inférieure avec les dents du haut, je décidais de braver la situation ; mais c'est invariablement le flanc que je présentais au ballon, quand ce n'étaient pas tout bonnement les fesses, en un retournement accablant et grotesque. C'est ainsi, la crainte restait plus forte que la honte, réflexe malheureux, comme celui de la jambe qui se dresse, sous le marteau du médecin scolaire.

Le joueur général

Relégué sur la touche, le remplaçant fulmine. Il se fabrique des simulacres d'actions exemplaires, shoote dans un ballon virtuel. Il perd sa place de joueur pour tenir celle d'un spectateur particulier, celui qui garderait l'espoir de jouer, mais qui prenant son mal en patience, finirait par rêver sa partie au lieu de la vivre. Donnez-lui sa chance, il la gâchera pour retourner à sa sportive rêverie. Remplaçant, je perdais vite le fil de la partie pour me livrer à de cérébrales délibérations. Loin de tenir ma place, j'imaginais endosser tous les rôles à la fois. Le spectateur serait-il ce joueur général, plus faible que chacun parce qu'il ne joue pas, et plus fort que tous puisqu'il balaie du regard depuis la tribune la totalité du terrain ? Formidable place du spectateur qui réunit tous les possibles sans s'essouffler. Ce que le spectateur oublie sans cesse — bien qu'il y pense de temps à autre sans vouloir y attacher d'importance — c'est la fatigue du joueur qui perd en cours de route vélocité et clairvoyance. Mais le spectateur s'en fiche, il reste frais, il oublie les tempes qui éclatent et les poumons qui brûlent. Et puis, après tout, les joueurs s'entraînent en conséquence, sinon ils n'ont qu'à faire un autre métier. Quoi de plus déplorable en effet (pour un spectateur) qu'un jeune type étendu dans l'herbe, en proie à des crampes.

Sur la touche donc, le remplaçant sans illusion, qui n'est ni tout à fait un joueur ni tout à fait un spectateur, se met à penser. Oui sur la touche, je pensais avec des pensées extravagantes pour un joueur ; des pensées auxquelles un joueur qui joue ne pense pas. J'entremêlais mes réflexions intempestives des précieuses injonctions de mon père: "ne joue pas perso !" ; "va au contact !" ; "démarque-toi !" ; "renverse le jeu !", etc.

Crâneur

Une image en couleur extraite de mon livre d'Histoire hantait alors mes méditations footballistiques : je trouvais sans rire que ce maudit ballon ressemblait aux têtes encore vives, roulant dans les grands paniers d'osier de la Révolution française. Des années plus tard, j'eus entre les mains des photos d'Afrikaners jouant au foot avec la tête d'un Noir décapité. L'année dernière encore, j'ai entendu Cioran, sur France-Culture lors d'une rediffusion à l'occasion de sa propre mort, raconter

comment à douze ans, habitant près d'un cimetière, il jouait au ballon avec des crânes humains... Les Romains et les Vikings aussi, avec ceux des vaincus. Le foot a partie liée avec la guerre et la mort. Sans blague !

Ballon

Reprenons : un ballon à l'époque était en cuir cousu. Le cuir c'est de la peau animale, étanche mais élastique. Le ballon a besoin d'air pour exister. Un ballon dégonflé est une pauvre chose, un cadavre, une dépouille de caoutchouc ramolli autour de sa valve poreuse. Une grosse couille molle, un cerveau ratatiné, une gueule défoncée... Il n'est pas sans rapport avec ce que je voudrais faire de la tronche à Dupuch. Mais Dupuch jongle, dribble, rapide comme un léopard et crâneur avec ça ! Chacun reconnaît son feeling et son adresse. Il fait gagner l'équipe pendant que je rouille mes rêves sur le petit banc de bois fraîchement repeint en vert du stade Matéo-Petit.

Mormonde

Je me souviens de lui. Il était grand et fort. La cour du lycée le faisait capitaine des équipes improvisées avant et après les repas de midi. Là au moins je parvenais à jouer et même à marquer quelques buts. Ce garçon, qui deviendra archéologue (mais qui pouvait s'en douter à l'époque ?) me faisait l'effet d'un grand nounours. Quand il fendait la défense adverse en jouant de tout son poids, non d'ailleurs sans quelque finesse technique, j'avais l'angoisse de l'automobiliste dépassé par un semi-remorque. Dans ses pieds, le ballon devenait une arme et les gardiens se protégeaient la figure à son approche. On surnommait mon père "le taureau du shoot" et cet élève de quatrième lui ressemblait un peu. J'en étais à ma seconde sixième et je partageais mon temps entre la poésie et le dessin. Pour autant, je n'avais pas perdu toute velléité sportive, conscient néanmoins de mon désarroi face à la violence inhérente aux sports collectifs.

Bandaison

Nous jouions sur l'asphalte de la cour et j'avais peur de tomber. J'avais trop vu mon père rentrer du stade avec les jambes bleues. La table de nuit de mes parents, que je visitais de temps à autre, contenait des bandes Velpo dont certaines étaient toute tachées de sang. La présence de ces bandes ne cessait de me tourmenter car je me posais des questions sur le verbe "bander". Un jour, prenant mon courage à deux mains, je demandais à Mormonde ce que ça voulait dire, "bander". Il fut embarrassé par ce désir de clarification terminologique. Je poursuivais ma question insolite en motivant mon hypothèse : pour faire l'amour, fallait-il utiliser des bandes enroulées autour du sexe ? Cela expliquerait ma découverte dans la chambre de mes parents... Mais alors, comment faisaient les hommes préhistoriques ? Prenaient-ils des vessies animales ? Mormonde ricanait, un peu gêné aux entournures, et ne crut pas nécessaire de me déniaiser. Heureusement, quelques semaines plus tard, c'est le cours d'Histoire qui me vint en aide quand la prof nous commenter le fameux passage de l'*Odyssée* où Ulysse, face aux prétendants, se trouve être le seul en mesure de bander son arc.

Quand il tirait au but, Mormonde bandait ses jambes et les muscles de ses cuisses gonflaient dans ses pantalons "pattes d'eph".

Envoi (coup d')

Un ballon, c'est fuyant comme une pensée, on ne peut le retenir sur son pied ; on est condamné à le perdre, à le pousser plus loin, à tout au plus contrôler sa conduite. Marquer un but, c'est river un instant la balle qui s'échappe (crucifier le goal). On dit "inscrire un but" et cette inscription donne un avenir au coup de pied, arrête le temps qui court et ajoute une valeur à mon acte en concluant. Après un but, on remet la balle au centre ; une autre phase commence ; rien ne sera plus comme avant dans la partie qui se joue. De même, une pensée qui ne s'inscrit pas demeure dans l'indétermination labile du temps qui s'écoule. Il faut que le temps s'écroule de temps en temps dans l'inscription, dans la marque. La pensée doit être menée à la marque, sinon l'oubli recouvrira son indéfini déroulement. Quand mon père, revenant en Algérie, après vingt-six ans d'absence, rencontra ses anciens coéquipiers et les vieux supporters de l'équipe de l'Étoile, leurs souvenirs de matchs se conju-

guèrent aussitôt autour des buts marqués naguère. Ils se souvenaient avec une précision fébrile de phases de jeu accomplies il y avait alors plus de trente ans, et comme un film qu'on se repasse dix fois, ils revivaient toute l'action et cette action aboutissait toujours dans les filets. Ce n'est pas le but en lui-même qui comptait mais la série d'actes qui s'emboutissaient en lui.

C'est Méniscal

Avec mon fils, nous allons quelquefois sur une grande pelouse à Montgeron. Là, nous nous faisons des passes en pleine course, dans un sens puis dans l'autre. C'est en quelque sorte comme un rituel entre nous, le passage du témoin, une commémoration. Une douleur au genou gauche me contraint pourtant aujourd'hui à m'abstenir. Et puis le souffle me manque.

Crampons

Il n'y a pas si longtemps, les chaussures de foot étaient de véritables armes blanches. Depuis toujours, c'est-à-dire depuis ma naissance, il y en avait chez nous trois paires, jalonnant trois moments de la "carrière" de mon père. Avec le temps, les chaussures sont devenues de plus en plus fuselées car les premières de la petite collection ressemblaient à des cigales de mer (fierté des pêches de mon père en Algérie), avec une coque sur le devant, dure carapace qui leur donnerait aujourd'hui un aspect archaïque, la mémoire préhistorienne d'une époque révolue de l'évolution des espèces de godasses. Encore que l'on trouvera bien le moyen d'ici peu d'en raviver la mode comme ces Doc-Machines qui font aux jeunes femmes des pieds de compteur à gaz. Mais les chaussures dont je parle se distinguaient par leur semelle de cuir entravées de barrettes de bois très dur, et dont on voyait les clous réguliers. Ces "souliers" de foot ressemblaient un peu à ceux d'un des fameux tableaux de Van Gogh, celui de Baltimore. J'imagine un étymon commun aux mots soulier et soule, sport d'une violence inouïe soi-disant ancêtre du foot d'après la plupart des historiens du sport.

La deuxième paire de chaussures, plus souples, avec deux bandes blanches de chaque côté, était munie de six crampons en alu. On imagine les effets de ces quenottes sur les tibias lors d'un tacle fautif. Je m'en

suis servi pour jouer dans la forêt sur le sable et les aiguilles de pin. Trop grandes pour moi, je les bourrais avec du papier-journal, ce qui me faisait des pieds de Piste aux étoiles.

Quant à la dernière paire, que je ne fus autorisé à utiliser que plus tard, elle se distinguait par son nombre impressionnant de crampons en caoutchouc, pas moins de dix-huit.

La douche

Le banc de touche est une adolescence, une attente. Au foot c'est l'entraîneur qui tranche et celui qui ne saisit pas sa chance lors d'un remplacement impromptu ne peut pas même espérer demeurer longtemps sur la touche. Du coup, je ne veux plus rien que le sommeil rédempteur, avec ses rêves intermittents. Réveille-toi, bourrique ! Tu vas remplacer Leturgeon qui a mal au ventre. Merde, c'est à moi ! Tout juste rentré, je me retrouve à vingt mètres des cages, on me refile un ballon providentiel. Les yeux enrhumés, sans échauffement, sans savoir où ça va partir, je frappe du pied gauche. La balle brossée de l'intérieur du pied prend une trajectoire courbe, direction la lucarne. — Réveille-toi, eh bourrique ! me gueule un type en survet' *LeCoqsportif*, c'est fini. Allez oust ! au vestiaire !

Là ça sent la pommade et le maillot trempé. Les maillots jaunes rayés de noir – dépouilles d'abeilles – jonchent déjà les bancs et le ciment mouillé du vestiaire. Une vapeur suffocante et bienfaitrice enveloppe les petits corps qui exhalent une odeur de camembert en chaleur et de pommade au camphre. Je me sens exclu de ce moment dont le relâchement enivre les joueurs après l'effort. Ça crie: "enculé d'arbitre" , "T'as vu ce que je lui ai mis à l'aut' con ?" "Putain c'est chaud ce bordel". C'est dimanche, la messe est dite. Mon père parle de moi avec l'entraîneur ; ils disent tous les deux que j'ai peur du ballon. C'est sans appel.

Quelle désolation ces matchs dominicaux sans supporters, dans la brume matinale, quelquefois sous la pluie. On ne sait quel classement puéril interdit de donner sa chance à un maladroit. Dans ces conditions, le sport ne peut procurer que dégoût et ressentiment. C'est ici le préjugé du "don" qui domine. Une gentille professeur de piano me disait l'autre jour avec un sérieux impeccable qu'il lui suffisait de regarder un enfant de cinq ans poser la première fois les mains sur le clavier pour savoir définitivement s'il serait un pianiste. Je suis sûr qu'au foot, c'est pareil.

On se trouve catalogué en bon ou mauvais, sans même avoir eu le temps d'apprendre quoi que ce soit.

Je veux rentrer à la maison, j'ai froid, je veux me coucher et dormir au creux d'un lit chaud. J'associe le football aux coups de pieds que les vainqueurs des récits de guerre donnent dans le ventre des femmes enceintes. Le ballon est un ventre de femme grosse, que les pieds vengeurs des bidasses frappent pour exorciser à la fois leur origine et leur infécondité d'homme. Le ballon, c'est peut-être la figure enroulée d'un corps de femme, à la fois tête, cul, ventre, fœtus, condensation sphérique des Vénus de Lespugne, d'Hottentot, femmes archaïques gonflées comme des outres généreuses, auxquelles les mâles boivent et qu'ils défoncent d'un drop comme on fait avec une boîte de Coca vide. Les femmes devraient le comprendre ; le football est leur allié ; le substitut de leur ventre ; la valve, la métaphore du nombril ; et tant que les hommes taperont des ballons, ce sera toujours ça de gagné sur la violence conjugale et la guerre.

À l'époque où l'on portait le chapeau melon, une farce stupide consistait à le poser sur un gros pavé, et à attendre. Le premier passant venu ne trouvait rien de mieux, par une sorte de réflexe pavlovien que d'y foutre un grand coup de pied. Imagine-t-on une femme céder à cette impulsion ?

Les matchs dans la forêt étaient plus sauvages. Il n'y avait pas d'arbitre. La meute faisait régner sa loi, tantôt dans l'équité, tantôt dans la triche et la mauvaise foi. On ne savait jamais quel en serait le verdict. Les réglements fluctuaient selon les forces en présence, le charisme de l'un, la lâcheté des autres. Moins encore qu'à l'école, on pouvait s'en référer aux règles du jeu, même s'il en restait quand même la référence lointaine. Aucun regard extérieur n'était en mesure d'observer et de freiner les dérives.

Le silence des stades

Stades de triste mémoire, *Vel d'hiv.*, stade de Santiago. Qui peut dire que la violence dans les stades ne proviendrait pas aussi de leur architecture ? Le grand rectangle clos où l'on peut parquer des dizaines de milliers de gens, masse anonyme prise à un piège dont le gigantisme recouvre la destinée singulière.

Dans la brume hivernale, les bruits ne sont pas ceux des matchs

à spectacle. On entend les frottements du ballon dans l'herbe, le souffle des coéquipiers avec le dessin fumant de l'haleine dans le froid. Chacun semble courir derrière son phylactère opaque, soufflant sa propre brume de mots étouffés.

La distraction

Me voici dans le jeu, enfin joueur, courant de toutes parts, avec la frénésie aveugle de ceux qui veulent saisir le moment de faire leurs preuves. Mais après quelques minutes, je pense déjà à autre chose, je ne suis plus de la partie, pris d'un sentiment dont je ne parviens pas à reconstituer aujourd'hui la torpeur. Perte de réalité. Flottement. Mon attention ne parvient pas à se soutenir. Je suis dans la lune. La lune, ballon iridescent dans les griffes magnétiques de la terre. Football universel des astres.